

Évelyne Brisou-Pellen

Djilian Deroche

La grande aventure de Notre-Dame de Paris

en cent épisodes



Bayard Jeunesse

La grande aventure de Notre-Dame de Paris

en cent épisodes



Bayard Jeunesse



1^{er} épisode

Quand l'arbre dit adieu à sa forêt



Au tout début, c'est un arbre. Plus précisément un chêne. Très beau, très grand, il domine la forêt et voit très loin.

Un jour qui semble comme les autres, un homme en longue tunique blanche et petite cape rouge s'approche. Ses cheveux blancs sont tressés tout autour de sa tête, il porte une serpe à la ceinture. L'Arbre le connaît : c'est un druide, un grand savant du peuple celte. Il vient souvent dans cette forêt couper du gui, qu'il emporte ensuite dans un beau drap blanc.

Du gui, L'Arbre n'en a pas, aussi le druide n'est jamais venu le voir. Pourtant, cette fois, il s'arrête devant lui et l'observe de bas en haut. Puis il émet entre ses doigts un sifflement strident qui fait s'envoler les oiseaux et appelle :

– Chef! Je crois que j'ai trouvé!

Des barbus aux cheveux longs et imposante carrure le rejoignent. Ils portent en haut une tunique à carreaux

et en bas des braies dont les jambes sont serrées aux chevilles. L'Arbre l'a remarqué, les humains sont toujours vêtus de tissus. Sans doute parce qu'ils n'ont ni plumes ni fourrure comme les autres animaux.

Le druide s'adresse au chef :

– Regarde ce chêne, Cotos. Il ne porte pas de gui, il n'est donc pas sacré. Mais il a bon esprit.

L'Arbre est surpris. Il a « bon esprit », lui?

Le chef lève la tête pour l'examiner jusqu'à la cime, puis enserre le tronc de ses bras, mais pas pour le câliner, car il conclut :

– Il a la bonne circonférence, la bonne hauteur, son tronc est bien droit... Il sera parfait.

L'Arbre est « parfait »... pour quoi? Doit-il se sentir flatté ou inquiet?

Un autre costaud saisit alors par-dessus son épaule le manche de la hache qu'il porte dans le dos, et *vlan!* sur le pied de l'Arbre.

Celui-ci tressaille. La hache lui a fait une belle encoche.

Elle reprend de l'élan et *vlan!* Ça recommence!

Deux fois, trois...



Chaque fois, l'entaille s'agrandit un peu, et l'Arbre vibre du bas jusqu'en haut. S'il avait eu des feuilles, elles auraient dansé, mais on est en hiver, elles ont toutes déserté.

D'ailleurs, lui-même avait commencé à hiberner pour résister aux tempêtes d'automne, au froid qui tuerait ses bourgeons s'il avait la bêtise d'en mettre, à la neige si épaisse que, parfois, elle lui casse des branches. C'est pourquoi il n'a pas compris tout de suite qu'il avait affaire à un bûcheron.

Le bûcheron est un artiste, il fait une coupe impeccable. Puis il frappe de l'autre côté, en face de la première entaille. L'Arbre vacille. De plus en plus. Et soudain, il voit la forêt tanguer, il entend ses voisins frissonner et, dans un grand craquement, il s'abat sur le sol.

Il se retrouve étalé de tout son long au milieu des buissons – qu'il a écrasés, lui qui n'a jamais fait de mal à personne! Il comprend tout en même temps qu'il est détaché du sol où il était ancré depuis toujours, qu'il ne grandira plus, et qu'une nouvelle existence commence pour lui.

Après ça, d'autres hommes prennent le relai avec des scies pour lui couper la tête et les branches. C'est laborieux, ça grince à faire pitié. Puis ils le déshabillent de son écorce, et l'Arbre se retrouve tout nu. Là, on le ceinture avec des cordes et on le tracte à travers la forêt sur le tapis de feuilles mortes. Il a vu d'autres arbres subir ce sort sans savoir ce qu'ils étaient devenus. Aussi, il est partagé entre la fierté d'avoir été choisi, la curiosité, et la peur de ce qui va arriver.

On parvient à un chemin où l'attendent des bœufs, auxquels on l'attèle. Il semble que les humains collaborent avec d'autres êtres vivants, comme l'Arbre collaborait avec les abeilles, les oiseaux, les champignons...

Les bœufs le traînent longtemps, jusqu'à ce fleuve nommé Séquana, qu'on appellera un jour la Seine. Il franchit un pont de bois et, au bout, il est accueilli par... des cris de joie.

Quelle émotion! Les gens semblent contents de le voir. Des hommes et des femmes. Ces dernières ont aussi les cheveux longs, mais des robes à la place des braies, et pas de barbe. Chez les humains, il y a des mâles et des femelles, comme chez certains arbres – mais pas les chênes, qui sont les deux à la fois.

C'est à ce moment que Luctérios, le fils du chef, apparaît dans sa vie. Ce jeune garçon l'observe avec curiosité, puis sourit et lui donne un coup du plat de la main en disant :

– Salut, toi!

C'est tout. Mais de cet instant, l'Arbre sait qu'il est son ami.

Il remarque qu'un deuxième arbre a fait le voyage lorsqu'on l'allonge près de lui. Il est content, car il aime échanger. Dans la forêt, c'est lui qui donnait l'alerte quand la tempête approchait, ou que le feu couvrait, ou qu'un cerf grignoteur d'écorce se trouvait dans les parages.

Après ça, ils sont badigeonnés d'un enduit rouge et laissés sur place, au bout d'un vaste espace entouré de maisons aux toits de roseaux qui fument. Leurs murs sont en torchis, un mélange de terre et de

paille, renforcés aux angles par des poteaux... de bois! L'Arbre s'exclame :

– C'est sans doute pour ça que nous sommes là. Pour soutenir les maisons!

L'autre ne répond pas. Il semble traumatisé.

En réalité, tous deux sont beaucoup trop grands et beaux pour devenir de simples poteaux d'angle, mais pourquoi ils sont là, l'Arbre ne peut pas l'imaginer.

À SUIVRE





Quand l'Arbre veille sur le temple

Résumé du chapitre précédent : L'Arbre, un grand et beau chêne, a été coupé et amené sur une île du fleuve Séquana. Tout de suite, il s'y fait un ami : Luctérios, le fils du chef. Mais il ignore pourquoi il est là et à quoi on le destine...

Au matin, Luctérios s'approche, tapote l'Arbre et s'écrie :

– Papa! C'est bon! La peinture est sèche!

Aussitôt, des hommes s'agglutinent autour du tronc et l'entourent à nouveau de cordes. Puis mille mains le soulèvent et le font avancer toutes ensemble avec des :

– Hooo!... Hooo!

À chaque clameur, l'Arbre progresse un peu plus vers une mystérieuse palissade.

Luctérios, excité comme le sont les jeunes arbres qui s'agitent au moindre souffle, s'égosille :

– Un peu à gauche!... Un peu à droite!... À gauche!... Tout droit!

Et l'Arbre finit à l'entrée de la palissade, le pied au-dessus d'un trou. Là le chef Cotos ordonne :

– Attentiooon... On y va!

L'Arbre est soulevé, basculé en avant...

Sa tête se relève d'un coup, il voit tout tourner. Son pied est dans le trou, il est complètement redressé! Un moment, il chancelle et craint de s'effondrer sur la palissade. Mais non, il se stabilise.

Tandis qu'on le cale avec des pierres pour qu'il reste droit, l'Arbre regarde tout autour. Il voit de nouveau très loin! Sa forêt est tout là-bas, au-delà des marécages bruisant de roseaux. Il se sent exilé mais, en même temps, comme un aventurier.

Il se trouve sur une île, la plus grande de celles qui affleurent à la surface du fleuve. La seule habitée, aussi. En plus du village, on voit quelques fermes éparpillées dans les champs, des greniers sur pilotis et des ateliers où brille le feu. Heureusement que ce feu est loin, car c'est le pire ennemi des arbres.

L'île est reliée à la terre par deux ponts : celui qu'il a emprunté, au nord, sur le bras le plus large du fleuve, et un plus petit au sud, sur le bras le plus étroit.

Le compagnon de l'Arbre est à son tour basculé dans un trou creusé de l'autre côté de l'entrée. Il est aussi grand que lui, mais il n'a pas bonne mine, comme s'il y avait quelque chose qu'il ne digérait pas. Peut-être qu'il n'aime pas les voyages.

Luctérios leur annonce alors :

– Bienvenue à Lutèce! Vous avez le grand honneur de devenir le porche du temple de Taranis.

À ces mots, il désigne l'enclos carré dont ils encadrent l'entrée. Il protège un petit édifice au fronton décoré de lances et de boucliers, un simple toit de roseaux porté par six poteaux et abritant une fosse.



L'Arbre ne se doute évidemment pas de l'importance que prendra ce temple, ni qu'il partagera son fabuleux destin.

Ensuite, on fait entrer dans l'enclos le bœuf qui a tiré l'Arbre sur le chemin, et le druide se lance dans une longue prière pour que Taranis et Cernunnos protègent son peuple, celui des « Parisii ». Il demande à ces dieux d'accepter son offrande puis, d'un geste majestueux, saisit un grand coutelas et... tranche la gorge du bœuf d'un coup sec.

Le sang gicle, l'animal fléchit sur ses pattes et tombe mort ! L'Arbre en est suffoqué. Ces « dieux » veulent qu'on tue un être vivant ?

On pousse le corps massif de l'animal dans la fosse abritée par le toit, puis on chante et on danse, comme si la mort du bœuf avait apaisé quelque chose.

Jour après jour, la carcasse pourrit, dégageant une odeur de plus en plus affreuse. Le bœuf n'est donc pas de même nature que l'Arbre, car lui ne se détériore pas aussi vite et n'empêste pas de cette façon. Il aimerait avoir l'avis de son voisin, mais celui-ci demeure morose et silencieux.

Malgré la puanteur, les gens continuent de venir au temple. Ils tournent autour de la fosse dans le sens du soleil pour prier ces fameux dieux. L'Arbre essaie de comprendre. Lui aime le soleil qui réchauffe, la

pluie qui donne à boire et le vent qui disperse les pollens pour assurer sa descendance, mais il n'a jamais imaginé que c'étaient des dieux, encore moins qu'on devait les honorer par des cérémonies sanglantes.

Les dieux d'ici sont des statuettes en pierre posées devant la fosse. L'un est Cernunnos, un homme affublé de bois de cerf, assis en tailleur, et qui porte autour du cou un cercle de métal torsadé qu'on appelle un torque. L'autre, Taranis, est un grand barbu avec une roue dans une main, un bâton à foudre dans l'autre, et des éclairs accrochés à l'épaule. C'est donc lui qui envoie les orages sur terre ? Dans la forêt, on souffrait souvent de sa colère.

Pourtant l'orage a toujours épargné l'Arbre. C'est la hache des humains qui l'a arraché à sa forêt.

Mais il ne se plaint pas, il faut

bien finir d'une façon ou d'une autre. Son voisin, en revanche, ne cesse de gémir. Alors il lui rappelle :

– « La mort n'est que le milieu d'une très longue vie. »

– Parle pour toi, répond l'autre. À moi, la mort ne vaut rien.

C'est plus tard que l'Arbre comprendra ce qu'il veut dire. Le jour où...

Mais nous n'en sommes pas là.

À SUIVRE



3^e épisode

Quand la fête de Beltaine promet de beaux jours

Résumé du chapitre précédent : L'Arbre se trouve à Lutèce, la ville des Parisii, devant le temple des dieux Cernunnos et Taranis, auxquels le druide a sacrifié un bœuf ! Il ne sait qu'en penser, et son voisin a peur pour leur avenir.

Dans l'enclos, on a monté un autre toit sur poteaux : une école. L'Arbre est fier que le bois soit d'un si grand secours, parce que les humains sont fragiles, ils supportent mal le soleil, la pluie, la neige et le froid.

Les vêtements, c'est aussi pour s'en protéger.

D'ailleurs, ce matin, Luctérios arrive enveloppé dans un manteau à capuche, un cucullus. Il le salue au passage d'une tape amicale. Ça lui plaît, à l'Arbre, il aime les contacts.

Les élèves, filles et garçons, s'assoient en tailleur sous le toit de l'école face à leur maître – qui est le druide de la forêt. Cet homme a de l'autorité ici. Il apprend aux enfants l'histoire de leur peuple, le nom de tous les druides et de tous les rois depuis la nuit des temps, mais aussi la médecine, la musique, la poésie, la divination qui permet de voir l'avenir...

Ceux qui connaîtront par cœur toute l'histoire deviendront bardes, les meilleurs en divination seront devins, et seuls les plus savants pourront être druides, c'est-à-dire à la fois médecins, juges, prêtres et devins.

L'Arbre est sensible aux sons, il aime quand les voix psalmodient :

– Je suis vent sur la mer,

Je suis vague de l'océan,

Je suis le taureau aux sept combats,

Je suis vautour sur le rocher,

Je suis la goutte de rosée...

Il aime le son de la harpe dans le soir.

L'Arbre a aussi une amie : Élaïne, la fille du verrier.

Quand elle marche, on dirait une fleur caressée par le vent. Elle vient le laver si la boue l'a éclaboussé,

lui redonner un peu de couleur là où il en a perdu... Son voisin y voit une agression, lui une attention. Décidément, ils n'ont pas le même caractère.

Ce jour-là, tout en le frottant, elle lui explique :
– Tu dois être éclatant pour Beltaine. C'est la fête de la lumière. Ça veut dire que le froid, c'est fini.

Elle a raison : on arrive à la pleine lune de mai. Pourtant, cette fois, rien ne changera pour lui, il n'a pas mis de feuilles.

Son voisin soupire :

– On va vers ces temps de torpeur qui assoiffent.

Il ne voit jamais que le mauvais côté des choses. L'Arbre répond :

– C'est aussi la saison où le ciel est beau et le vent pas méchant.

Et il attend la fête avec impatience.

Au coucher du soleil, les villageois s'assemblent sur la place. Le druide s'approche de l'Arbre et lui enfonce dans la peau un long clou de fer ! L'Arbre frissonne. Puis le druide annonce :

– Luctérios a été mon meilleur élève cette année, à lui de faire la première offrande au temple.

Luctérios sort alors de l'enclos en portant devant lui le crâne, blanchi par le temps, du bœuf qui avait été sacrifié. La foule clame :

– Que les dieux veillent sur nous !

Luctérios accroche le crâne au clou, puis il tourne les yeux vers Éleine, et ils se sourient, en rougissant un peu. Leur embarras est effacé par le cri du carnyx, une haute trompe verticale à tête de sanglier, qui se met à jouer pour entraîner tout le monde dans l'enclos.

Le druide entonne un long chant qui demande aux dieux de donner de belles moissons aux Parisii, et

ses élèves vont déposer les autres os du bœuf dans le fossé qui longe la palissade et où s'entassent toutes les offrandes accumulées au fil des ans : des pièces de monnaie, des statuettes, des pointes de lance...

Après ça, le druide sacrifie deux moutons, dont il n'offre aux dieux que la tête. Puis il se dirige vers un faisceau de bois dressé sur la place et frappe son briquet de métal avec un silex pour enflammer l'amadou, un champignon qui pousse sur les troncs. Pour ça encore, l'homme a besoin des arbres ! Et des flammes jaillissent ! L'Arbre se crispe de peur.

À ce moment, Luctérios s'appuie sur un de ses flancs, Éleine sur l'autre. Est-ce pour le rassurer ou pour chuchoter entre eux sans en avoir l'air ? En tout cas, ils ne laisseront pas le feu l'atteindre, il en est sûr, et ça le détend.

On installe des broches au-dessus du foyer pour faire rôtir les moutons, et on s'assoit tout autour sur un cercle de foin. Luctérios et Éleine doivent y aller aussi pour ne pas se faire remarquer.

On se fait passer un grand pot de cervoise (l'ancêtre de la bière), et l'on boit à tour de rôle. Puis circulent les plats de viande, où chacun se coupe un morceau avec son poignard. C'est en mangeant et en buvant que les humains survivent : l'eau et le soleil ne leur suffisent pas.

Les gens sont gais, les yeux brillent. C'est encore le temps des rires et des chants. Séparés, Luctérios et Éleine se parlent avec les yeux. L'Arbre est content. Il a remarqué qu'hommes et femmes vont souvent par couples. Est-ce que ce sera le cas pour ses deux amis ?

À SUIVRE





Quand l'arbre assiste à un mariage mouvementé

Résumé de l'épisode précédent : L'Arbre a maintenant deux amis : Luctérios, le fils du chef, et Élaïne, la fille du verrier. Ces deux-là s'entendent bien, mais est-ce que ça durera ? Car les enfants peuvent changer en grandissant...

Dix ans ont passé, et Luctérios est devenu un beau jeune homme plein d'énergie. Il est le seul de sa classe à continuer ses études de druide, qui durent vingt-cinq ans.

L'école ne désemplit pas pour autant, car chaque année d'autres élèves arrivent de tous les environs. Chaque soir, l'Arbre est imprégné des odeurs de pain chaud, d'escargots, de gâteaux au miel et de poisson que font griller les élèves qui habitent trop loin pour rentrer chez eux. Et souvent, sans se gêner, ils essuient sur lui le jus des fruits qui leur coule sur les doigts.

Chaque soir aussi, il a droit aux chuchotements de Luctérios et d'Élaïne qui se donnent rendez-vous dans son ombre. Il a l'impression d'être leur complice, ça lui fait plaisir. Il ne comprend pas tout, mais devine que ce sont des mots doux.

Et puis un jour, il voit des jeunes gens en costume de fête défiler devant la verrerie des parents d'Élaïne. Il les connaît, beaucoup fréquentaient l'école. Il y a même Luctérios ! Chacun à son tour s'arrête devant la maison et salue le verrier et sa femme. Que veulent-ils ?

Ils demandent à épouser leur fille ! L'Arbre se sent subitement inquiet, car Élaïne n'est pas là.

Une vingtaine de jeunes défilent ainsi. Quelques-uns sont renvoyés, d'autres sont invités à s'asseoir autour du feu.

Luctérios est resté !

Puis on sert à boire et à manger et, enfin, Élaïne sort de la maison en portant devant elle un petit baquet d'eau.

Assis en cercle, les jeunes gens s'agitent, lèvent la main, appellent sur le ton qu'ils adoptent souvent

quand ils ont un peu bu. Seul Luctérios ne bouge pas. L'Arbre le sent tendu.

Portant toujours son baquet, Élaïne entre dans le cercle, se tourne de côté et d'autre, comme si elle hésitait et, pour finir, pose le baquet devant Luctérios. Et... il s'y lave les mains !

S'ensuit une grande clameur (surtout de dépit), puis des applaudissements. Est-ce le signe que Luctérios a été choisi par Élaïne ?

Et quelques jours après, l'Arbre voit arriver Luctérios, rayonnant dans sa belle tunique à carreaux et ses braies couleur de mûre. Un large bracelet souligne son biceps doré par le soleil, et un torque d'or enserre son cou, signe qu'il est devenu important. Et voilà Élaïne, suivie de ses parents et de ses petits frères !

Qu'elle est belle ! Elle a mis une tunique blanche et posé sur ses longs cheveux blonds une couronne de pervenches qui fait ressortir le bleu de ses yeux. Elle porte le bracelet de verre bleu que son père a spécialement fabriqué dans la verrerie familiale et a attaché sa robe sur ses épaules par les fibules, de petites broches en argent héritées de sa grand-mère. Luctérios l'accueille avec un sourire radieux. Car c'est le jour de leur mariage !

Le sens d'une telle cérémonie échappe à l'Arbre, mais ses amis semblent heureux, ça lui suffit.

Ils entrent dans l'enclos, suivis par tous les habitants en grande tenue. Le temple est vraiment l'endroit le plus important du village.

Les deux jeunes gens s'avancent vers le druide. Même s'ils sont très sérieux, ils ne peuvent

s'empêcher de sourire, et le druide semble ému. Il unit leur main droite en prononçant des paroles de bénédiction, et annonce que Luctérios et Élaïne sont désormais mari et femme. Tout le village explose en applaudissements et cris de joie.

C'est alors qu'on entend un galop lointain.

Ce n'est pas le roulement du tonnerre : on est au printemps, il fait encore frais, et le ciel est serein. Comment imaginer quel genre d'orage va arriver ? Les sabots du cheval résonnent sur le petit pont.

En débouchant sur la place, le cavalier saute à terre et interpelle le chef :

– Cotos ! Jules César convoque ici, à Lutèce, les chefs de toutes les tribus celtes... enfin « gauloises », comme il dit !

Il y a un silence stupéfait. Puis Cotos articule :

– Le Romain nous « CONVOQUE » ? Et chez nous ? Pour qui se prend-il ?

– Il a décidé que la réunion se tiendrait à Lutèce parce que les Parisii ne sont pas venus à la dernière assemblée des Gauls.

Aussitôt, c'est un grand tumulte :

– « Décidé ? » On va aux assemblées qu'on veut, et si on veut !

– César ne mettra pas les pieds ici !

– De quel droit ferait-il la loi chez nous ?

On brandit lances et boucliers :

– Par Toutatis, c'est la guerre !

Jamais banquet de mariage n'a été plus agité.

On s'interpelle, on rit trop fort, on boit trop, on menace : ce maudit César va voir ce qu'il va voir ! Seules les femmes ont de la tristesse dans les yeux,

et Élaïne, tout en essayant de sourire, lutte contre les larmes. L'Arbre le voit. Il a compris que Toutatis est le dieu protecteur de la tribu, mais qu'est-ce qu'une guerre ? Il l'ignore, et ça ne lui dit rien de bon...

À SUIVRE



Quand résonne le cri du carnyx

Résumé de l'épisode précédent : Élaïne a épousé Luctérios ! Malheureusement, à la fin de la cérémonie, un messager arrive avec une nouvelle révoltante : Jules César convoque à Lutèce tous les chefs de tribus. Pour qui se prend-il ?

Le carnyx se dresse pour sonner à grands cris le rassemblement, car un nouveau messager est arrivé. Devant la tribu réunie, il fait son annonce :

– Le grand chef Camulogène propose que tous les peuples de la région s'unissent pour résister aux Romains. Parce qu'en faisant bloc, les Celtes seront plus forts contre les légions de César. Si vous l'acceptez comme chef, il prendrait la tête de la coalition. Cotos répond en s'adressant à ses guerriers :
– Pour ma part, je suis d'accord. Tout le monde respecte Camulogène, et il a une longue expérience de la guerre.

Sans hésiter, on ovationne alors le vieux chef :
– Camulogène ! Camulogène !
C'est toujours ainsi qu'on élit les chefs : par acclamation. Cotos confirme le vote sans hésiter et dit au messager :

– Réponds au vénéré Camulogène que nous nous rangerons derrière lui. (Il lève le poing.) Et on chassera César à coups de pied aux fesses !
Une nouvelle clameur lui répond.

L'Arbre l'ignore, mais c'est la première fois que les peuples celtes s'unissent contre un ennemi commun. Jusqu'à présent, il faut bien l'avouer, ils ont plutôt passé leur temps à se taper dessus entre voisins. Aussitôt, c'est l'effervescence. Les hommes se teignent les cheveux en rouge, taillent des cuirasses neuves dans de solides peaux d'ours ou de sanglier, affûtent leurs épées, leurs poignards, leurs pointes de flèche. Le forgeron fabrique de nouvelles armes et répare les tuniques en mailles de fer. Les enfants repeignent les boucliers de couleurs vives avant de les apporter au druide, qui y inscrit des formules de protection.

Tout en s'affairant, on commente les informations qui arrivent les unes après les autres par le bouche-à-oreille : César est parti vers le sud combattre Vercingétorix, le puissant chef des Arvernes qui a pris la tête d'une autre rébellion. Malheureusement, il a quand même laissé ici un général et quatre légions. Quatre légions, ce n'est pas rien, ça fait dans les vingt-quatre mille hommes. Et aux dernières nouvelles, ils marchent sur Lutèce !

À chaque annonce, on braille en brandissant les armes :

– Par Toutatis, la guerre !

L'Arbre s'inquiète car, Toutatis, protecteur de la tribu, peut-il protéger tout le monde contre une armée aussi imposante ? Enfin, les dernières instructions arrivent par un messager, qui explique :

– Camulogène va établir ses hommes dans les marécages. Les Romains n'en connaissent pas les pièges, ils s'y embourberont. Il demande que, pour les arrêter plus sûrement, vous plantiez des piquets effilés dans les passages qu'ils pourraient emprunter.

Un vrai tumulte lui répond, les épées frappent les boucliers dans un vacarme assourdissant.

Le druide lève alors la main et demande la parole :

– J'aurais voulu vous accompagner dans les combats, comme c'est mon rôle, mais l'âge se fait sentir... Aussi, je délègue mes pouvoirs à Luctérios. Il est jeune, brave, et en sait presque autant que moi. Luctérios est acclamé, mais l'Arbre frissonne.



Il a encore plus peur quand, le lendemain, à la pointe de l'aube, Luctérios vient vers lui, vêtu d'une cote de mailles et coiffé d'un casque à couvre-joues. Le jeune guerrier sort de sa ceinture une pièce de monnaie ornée d'un côté d'une tête bouclée, de l'autre d'un cheval stylisé. Il s'accroupit et enfonce la pièce en terre, contre le pied de l'Arbre en disant :

– Je te confie ce statère d'or. Garde-le pour moi, je le reprendrai à mon retour.

Puis il se relève et lui donne une tape amicale :

– Je compte sur toi, gardien de notre temple, pour veiller sur ma femme et me porter chance.

Ça l'effraye, l'Arbre. Parce qu'il ne sait rien faire de tout ça !

Enfin, à pied ou à cheval, les guerriers en armes franchissent le grand pont, escortés par les pleurs des femmes, les encouragements des vieillards et l'excitation des enfants, qui croient encore que la guerre est un jeu.

Ensuite, on ne sait plus rien.

Jusqu'au jour où l'on entend un lointain brouhaha, une rumeur qui court et finit par arriver...

À SUIVRE



Quand les Romains tendent un piège

Résumé de l'épisode précédent : Pas question que Jules César fasse la loi en Gaule, il faut résister ! Luctérios a confié à l'Arbre un statère d'or et l'a chargé de veiller sur Elaine. Car lui, en tant que druide, doit aller se battre...

On entend une rumeur, que dit-elle ?

– Nous avons vaincu ! Les Romains sont repartis comme des péteux !

On applaudit, on rit. L'ennemi a voulu franchir les marécages en les comblant de branchages, mais leur plan a raté. Ils ont dû reculer, dégoulinants et boueux, et maintenant ils ont pris la fuite ! On crie :

– Dehors, les Romains ! Dehors !

Dans le même temps, on apprend que Vercingétorix a écrasé Jules César à Gergovie ! Alors là, c'est la fête !

L'Arbre croit que les guerriers vont revenir, malheureusement ils doivent rester en alerte pour le cas où les Romains feraient demi-tour. Elaine en est affligée. Chaque jour, elle vient au temple prier les dieux pour qu'ils protègent Luctérios et l'enfant qu'elle attend. Car Luctérios et elle auront bientôt un bébé !

Au passage, elle ne manque jamais de poser la main sur l'Arbre en signe d'affection.

Ce soir, l'Arbre surveille le ciel, qui est tout noir à l'horizon. Il sait ce que ça veut dire : l'orage arrive. Dans la forêt, c'était l'effroi, car on savait que les éclairs pouvaient allumer des incendies. Il sursaute au premier coup de tonnerre puis, finalement, se redresse, tandis que son voisin se recroqueville. Il le rassure :

– Écoute, on est morts, la foudre ne nous tuera pas. Et l'eau est bienfaisante...

– Elle « était » bienfaisante, rectifie l'autre. Quand nos racines la puisaient dans le sol et que nos feuilles la libéraient dans l'air...

L'Arbre ne répond pas. Comme les éclairs illuminent le paysage, il surprend au loin une scène curieuse. Des guerriers vêtus de rouge embarquent sur des

bateaux. Puis certains remontent le fleuve à grand bruit, tandis que d'autres le descendent vers Lutèce dans le plus grand silence.

Ils s'approchent, ils s'approchent... Ces guerriers rouges ont les jambes nues. Ce sont des Romains ! Maintenant, leurs bateaux accostent, assez loin pour ne pas être aperçus. Ils débarquent sans bruit sur la rive...

L'Arbre tente de se rassurer : les Parisii ont des guetteurs partout, ils sont certainement déjà au courant.

... Sauf s'ils se sont mis à l'abri : les humains n'aiment pas la pluie, et encore moins l'orage.

Toute la nuit, l'Arbre craint une attaque. Pourtant, rien ne se passe.

Mais, au matin, sous le ciel redevenu bleu... Surprise ! Des Romains sont là, de l'autre côté du petit pont, sur la rive sud ! Pour la première fois l'Arbre les voit de près. Leur tunique est protégée en haut par des lames de métal, en bas par des lanières de cuir qui font comme une jupe. Ils ont ôté leur casque à protège-nuque et protège-joues, découvrant des visages rasés et des cheveux courts. Ils se sont fait un rempart de leurs hauts boucliers rouges et, à l'abri derrière, ils creusent un fossé.

La terre qu'ils enlèvent, ils la rejettent vers l'intérieur pour former un talus, sur lequel un autre groupe monte une palissade.

Ils construisent un camp !

Lutèce commence à avoir peur. D'autant que leurs guerriers sont absents. Alors les femmes et les vieillards préparent leurs armes. Ils défendront leur île jusqu'à la mort !

Mais voilà que des cavaliers surgissent sur la rive nord...

Ouf ! Ce sont les leurs ! Et Luctérios est parmi eux ! Malheureusement, ils ne franchissent pas le pont, c'est le druide qui va à leur rencontre. Pendant qu'il s'approche, Luctérios fouille l'île du regard, cherchant Élaïne. Hélas, il ne peut pas la voir : elle est en train de prier au temple. L'Arbre voudrait l'alerter, mais comment ?

Cotos annonce au druide :

– Les Romains se sont scindés en trois groupes. Le premier est ici et, comme vous le voyez, construit un camp. Les autres sont partis : l'un en bateau par le fleuve, l'autre à pied par la rive. Celui-là, notre cavalier va lui tomber dessus avant qu'il ait le temps de comprendre.

Ces explications inquiètent l'Arbre. Car il y avait peu d'hommes dans les bateaux qui s'éloignaient, même s'ils faisaient du bruit pour qu'on les remarque. Et derrière les palissades du camp, les guerriers sont également peu nombreux. Cela signifie que presque tous les Romains sont sur la rive. Et ils ne fuient pas. De sa hauteur l'Arbre les voit : ils sont cachés. C'est un piège ! Il voudrait le crier, mais il ne sait pas communiquer aux humains autre chose que des sentiments. Alors il fixe Luctérios pour essayer de capter son attention. Et celui-ci regarde dans sa direction !

Un instant, le jeune homme semble troublé... Hélas, il détourne son regard quand le chef rugit :

– Cette vermine romaine va entendre parler de nous !

Les guerriers agitent leurs armes en hurlant :

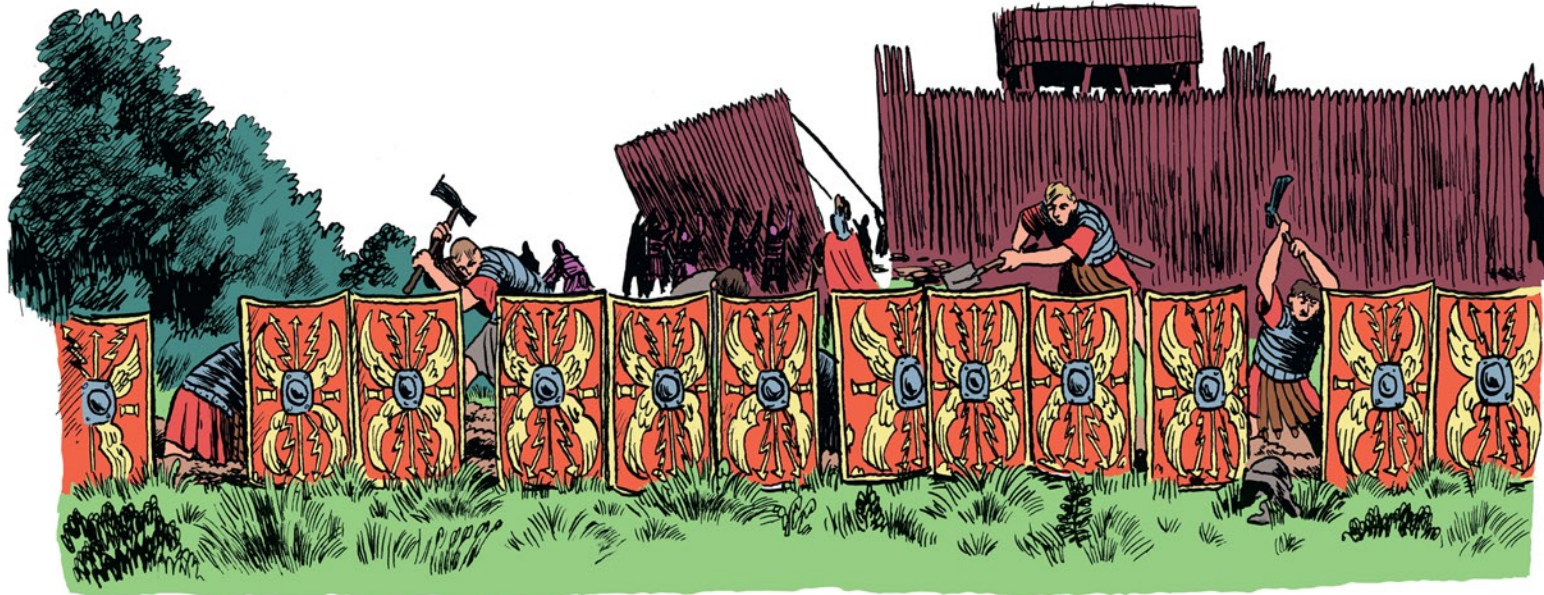
– Toutatis ! Toutatis !

Cotos lève la main et, avant de donner le signal du départ, lâche au druide :

– Fais ce que tu dois.

Puis il fait cabrer son cheval pour un spectaculaire demi-tour et repart au galop, entraînant les autres...

C'est fini, ils sont repartis. À mesure que le bruit de la cavalcade décroît, l'Arbre se sent de plus en plus oppressé. Que signifient les derniers mots de Cotos ? Car ce qu'il lit sur le visage du druide ne le rassure pas.





Quand le druide fait « ce qu'il doit »

Résumé de l'épisode précédent : Les Romains ont fait croire qu'ils s'étaient repliés, mais c'est un piège ! En plus, en partant au combat avec ses guerriers, Cotos a ordonné au druide : « Fais ce que tu dois. » Qu'a-t-il voulu dire ?

Une torche à la main, le druide se dirige vers le petit pont, abaisse la torche... et met le feu au parapet ! Les villageois arrêtent le travail pour regarder, tandis que le feu se communique peu à peu à tout le pont. Personne ne dit un mot. Puis le carnyx sonne le rassemblement. Les habitants mettent du temps à se regrouper sur la place, comme s'ils redoutaient les paroles du druide. Et ils ont raison, car celui-ci déclare :
– Mes amis. Nous connaissons bien les Romains, seule la faim peut en venir à bout. Nous allons donc nous conformer à la règle établie par Vercingétorix et l'assemblée des chefs.
Ses paroles sont accueillies par un silence de mort. Il insiste, comme pour convaincre, même si personne ne conteste son ordre :

– Nous ne pouvons rien faire d'autre. Si nous cherchons à défendre Lutèce, nous serons massacrés ; après quoi les Romains pilleront et incendieront tout. Alors ne leur donnons pas ce plaisir, ne leur laissons rien. Emportons ce que nous pouvons et détruisons le reste.
Tandis que chacun retourne chez soi en traînant les pieds, il entre dans le temple, prend les statuettes des dieux et va les déposer dans le fossé aux offrandes qui longe la palissade. Puis, avec une pelle, il comble tout de terre, pour que plus rien ne soit visible.
Les villageois, eux, attendent les bœufs, chargent les chariots et les ânes de tout ce qu'ils peuvent. La tension est telle qu'on sent vibrer l'air. Ils ont le cœur brisé, mais ils savent qu'au fond le druide a raison.

Avant de partir, ils mettent eux-mêmes le feu à leur maison, d'une main sûre ou tremblante. Puis, muets de douleur, ils regardent leur vie partir en fumée – leur maison, leurs champs, leurs greniers... Enfin ils tournent le dos et vont prendre place dans le cortège qui se forme devant le grand pont. On n'entend plus que le craquement du bois et le vrombissement des flammes.
L'Arbre est effrayé. Le feu, on le sait, est ce qui lui fait le plus peur. Parce qu'il est plus que la mort, il est la destruction. Or, maintenant, le druide s'approche du

temple avec Élaïne, chacun portant une torche enflammée. L'Arbre sent la terreur l'envahir. Est-ce qu'Élaïne le perçoit ? En tout cas elle hésite. Elle dit au druide :
– Le fossé aux offrandes est comblé, nos dieux dissimulés, il n'y a plus rien dans ce temple ni son porche qui puisse intéresser les Romains.
Le druide la regarde, puis hoche la tête :
– Laissons-les. Ils témoigneront au moins qu'ici était la cité des Parisii.



Et, sans un mot, il rejoint la longue file d'humains, de porcs, de chiens, de moutons, d'ânes et de bœufs tirant des charrettes qui commence à évacuer l'île.

Avant de partir à son tour, Élaïne pose la main sur l'Arbre et murmure :

– Que Taranis et Cernunnos te protègent.

Et, courageusement, la tête haute, elle rejoint le cortège.

Le druide attend que tous aient franchi le grand pont, puis il fait un geste de la main. À ce signal, les plus vaillants font voler leur hache. Et bientôt, toutes les planches s'en vont dans le courant...

Alors les gens détournent le regard et suivent le long cortège qui part vers la forêt.

Maintenant, c'est eux qui seront là-bas, et l'Arbre ici. Seul.

Mais il ne veut pas désespérer. Luctérios va revenir. Il l'attend.

L'Arbre a froid. De plus en plus froid. Le piège des Romains a fonctionné. Les guerriers se sont trouvés face à trois légions, quand ils croyaient n'en affronter qu'une seule. Le vieux chef, Camulogène, est mort, la plaine couverte de cadavres. Alors le carnix

a sonné le rappel. Les survivants se sont regroupés, et ils ont décidé d'aller rejoindre Vercingétorix à Alésia, où ils continueront de résister à César. Si l'Arbre a froid, c'est pour ça. Parce que Luctérios est parti au loin poursuivre un combat incertain.

Il se sent terriblement seul. Les maisons ne sont plus que des squelettes noirs, tendant vers le ciel des moignons de lattes carbonisées, l'île est déserte. Il attend. Il surveille la route, il écoute les bruits...

Mais personne ne revient. Ni Luctérios, ni Élaïne, ni aucun autre. Luctérios avait pourtant dit : « Je te confie ce statère d'or. Garde-le pour moi, je le reprendrai à mon retour. » Et aussi : « Je compte sur toi pour veiller sur ma femme et me porter chance. » Malheureusement l'Arbre a échoué et, sans doute, Luctérios n'est plus. Alors la torpeur le saisit. C'est peut-être ça, mourir vraiment. Quand rien ne vous retient plus à la vie...

Il a sombré. Il ne sent plus rien, il n'a aucune idée du temps qui passe. Et évidemment, il ne peut imaginer par quoi – ou plutôt par qui – il sera réveillé.

À SUIVRE



8^e épisode

Quand une petite main dénêche le statère d'or

Résumé de l'épisode précédent : La bataille de Lutèce s'est mal finie, et Luctérios est parti continuer le combat à Alésia. Hélas, il ne revient pas, ni personne d'autre. Se sentant terriblement seul, l'Arbre s'est assoupi.

L'Arbre sent quelque chose le chatouiller, ça le tire de sa torpeur. C'est un bébé qui, assis à son pied, gratte la terre avec le bec de son biberon d'argile. Il s'arrête, regarde mieux, et retire du sol... une pièce d'or.

Ses parents discutent avec des amis, ils ne s'aperçoivent de rien. La mère porte la traditionnelle robe à rayures colorées, sur laquelle retombent ses longs cheveux retenus par deux tresses nouées sur la nuque. Le père, lui, a une tunique écriue et des sandales à lanières. Son visage est rasé, ses cheveux courts... Est-ce un Romain ? Les Romains auraient-ils gagné la guerre ?

Il faut dire que le temps a passé. On s'en rend compte en voyant que les ponts sont reconstruits et

que les gens traversent l'île par une belle route empierrée et bordée de fossés. Lutèce serait-elle de nouveau habitée ?

Pas vraiment, non. Car le long de la route, il n'y a guère qu'une auberge – avec des anneaux fixés au mur pour attacher les chevaux. Pour le reste, on ne voit que la forge et la verrerie, deux ateliers qui, maniant le feu, s'installent toujours à l'écart des habitations pour éviter les incendies.

Le père regarde ses amis qui s'éloignent et dit à sa femme :

– Tu devrais adopter toi aussi la mode romaine. Une *stola* et une *palla* t'iraient très bien. (Il parle de la robe et du manteau romains.) Et des cheveux frisés ramenés sur la tête aussi.



Sa femme se moque :

– Excuse-moi mais mes robes, je les préfère gaies et peu salissantes. Je te rappelle que nous sommes VERRIERS, et qu'une goutte de verre brûlant sur un tissu fin... Quant à mes cheveux... Ils ne sont pas beaux, en liberté? – Tu es toujours superbe, se reprend l'homme d'un ton amusé.

Elle interrompt le débat et observe son fils :

– Regarde le petit, on dirait qu'il a découvert une monnaie ancienne.

Elle s'accroupit et veut prendre la pièce, mais l'enfant la cache vivement derrière son dos. Elle se contente de rire :

– Après tout, c'est toi qui l'as trouvée!

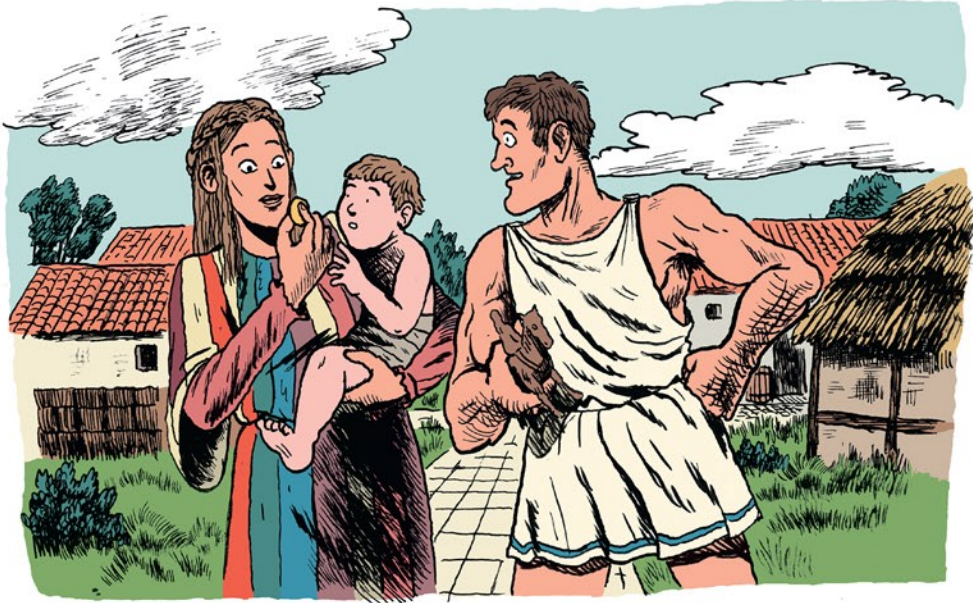
Elle prend l'enfant dans ses bras et en profite pour examiner la pièce.

– C'est un statère d'or... (Elle est troublée.) Ce serait donc vrai?

– Quoi donc? demande son mari.

– Ma grand-mère Élane disait qu'avant d'aller affronter les Romains, Luctérios avait enterré un statère d'or près du temple. Mais elle ne savait pas où.

Elle parle au passé. Élane et Luctérios seraient morts tous les deux? L'Arbre a de la peine. Les humains ont donc une vie si courte?



La femme ajoute :

– Luctérios n'est jamais revenu... et voilà que notre petit Luctérios trouve la pièce qu'il avait laissée!

L'homme rit :

– Tu vois! Tu m'as reproché d'avoir romanisé «Luctérios» en «Luctérius», pourtant notre fils reconnaît ses origines! Crois-moi, il faut vivre avec son temps. Rome dirige la Gaule depuis soixante ans maintenant, il est temps de l'accepter. Les Celtes sont devenus «Gaulois», c'est tout. D'autant que faire partie d'un grand empire a ses avantages : on a enfin la paix. Parce qu'au temps des tribus, c'était tout le temps la bagarre, reconnais-le. Sa femme ne répond pas. Elle désigne juste le temple du menton :

– Allons plutôt faire notre offrande à Taranis...

– Tu veux dire Jupiter, corrige son mari.

La jeune femme lève les sourcils d'un air moqueur, puis elle désigne l'offrande que l'homme tient à la main, une statuette en bois représentant une femme assise de biais sur une jument :

– Notre déesse Épona a été adoptée par les Romains. Pour cela au moins, nous voilà d'accord.

Ils se sourient, puis franchissent le porche sans prêter attention à l'Arbre.

L'enfant, lui, garde en passant les yeux fixés sur lui. L'Arbre se sent mieux. Luctérios et Élane ne sont plus de ce monde, mais leur lignée se poursuit, comme les glands qu'il a semés dans la forêt continuent sans doute de perpétuer sa race. La vie va ainsi, de parents à enfants, éternellement.

La famille pénètre dans le temple, qui a juste un peu vieilli sous son toit de roseaux.

Le long de la palissade, le fossé reste invisible, continuant de dissimuler les statuettes de Taranis et

Cernunnos. Mais, dans ce cas, qui se trouve dans le temple? Un dieu qui ressemble comme un frère à Taranis, avec la roue et les éclairs, celui que l'homme a appelé Jupiter.

Un vieillard s'approche à son tour de l'enclos, un barbu en longue robe blanche et cape rouge. C'est un druide. Il observe un instant l'Arbre et lui dit en hochant tristement la tête :

– Le temps est compté pour toi comme pour moi. Rome tolère les autres religions... à condition qu'elles ne l'empêchent pas de dominer le monde. Or, pour dominer le monde, il faut lui imposer sa culture. Et les gardiens de la culture des Celtes, ce sont les druides. Alors ils dérangent. Je dois tenir bon, mon peuple a besoin de moi. (Il baisse la tête.) Hélas, en tant que devin, je connais l'avenir...

Il semble abattu. Qu'a-t-il donc vu dans l'avenir?

À SUIVRE



Quand la vieille religion dérange

Résumé de l'épisode précédent : Le petit Luctérius a trouvé au pied de l'Arbre le statère d'or de Luctérios ! Mais les Romains qui occupent la Gaule veulent imposer leur culture, et le nouveau druide a peur pour l'avenir.

En quittant le temple, les parents de Luctérius croisent le druide, et comme ils s'arrêtent pour le saluer, le bébé, curieusement, lui tend sa pièce.

– Qu'est-ce que tu me donnes, petit bonhomme ? Hoho ! C'est un statère des Parisii, qui date du temps de la splendeur de notre peuple. (Il rend la pièce au bébé.) Conserve-le précieusement, Luctérius.

Il lui pose la main sur la tête, et ajoute pour ses parents :

– Il est de bonne souche. Je crois en lui. Et sans rien ajouter, il entre dans le temple.

Le druide va s'asseoir en tailleur devant la statue du dieu. Même si c'est « Jupiter » qui est inscrit sur le socle, elle reste pour lui celle de Taranis. Il commence à psalmodier à voix basse l'histoire de leur peuple. Il en connaît chaque mot, il les récite tous les jours pour ne pas les oublier et pouvoir les

transmettre à ses élèves – en secret, car son école a été interdite par l'envahisseur.

Le récit s'allonge à chaque génération, puisqu'il inclut sans cesse les nouveaux événements. C'est d'ailleurs pourquoi le druide connaît l'histoire des deux poteaux du porche. Il sait de quelle forêt ils viennent et quel est leur caractère.

L'Arbre regarde son voisin. L'arbre morose est toujours là, mais on le dirait rongé de l'intérieur, déprimé. L'Arbre n'ose pas le déranger, et son regard s'en va au-delà.

Mais... il y a une ville au sud du petit pont, à l'endroit où s'était installé le camp romain ! On ne ressent donc plus le besoin d'être entouré par le fleuve pour se protéger ? Alors c'est peut-être vraiment la paix.



Cette nouvelle Lutèce n'a rien à voir avec la fantaisie d'un village gaulois : tout y est tiré au cordeau, comme dans l'ancien camp militaire.

La vieille route du sud est devenue une large avenue dallée qui grimpe tout droit entre des maisons sagement alignées : c'est le *cardo*, la rue principale nord-sud des villes romaines.

Deux hommes en grande toge blanche s'arrêtent devant le temple. L'un soupire :

– Rien à faire pour ôter de la tête des Gaulois leurs faux dieux. Ils continuent à prier Cernunnos, Taranis et les autres.

– C'est que leurs druides ont encore beaucoup d'influence, commente l'autre. Pour moi, la première chose à faire serait déjà d'abattre ce temple.

– Hé ! Ho ! Tu veux ranimer les révoltes contre « l'envahisseur » ou quoi ? Parce que, ça, j'en ai plus que marre.

– Non, mais attends... Ce temple est vieux, il aurait besoin d'être refait, tout le monde sera d'accord avec ça. Il suffit de le reconstruire sous forme de *fanum*, comme partout en Gaule. Les deux se ressemblent beaucoup, les gens y verront juste une modernisation. On a bien changé la statue de Taranis contre celle de Jupiter, et personne n'a protesté.

– C'est vrai. Les Gaulois commencent même à dire « Jupiter » sans y prêter attention.

– Donc : on brûle le temple, sa palissade, son porche, et on remplace tout.

L'Arbre en est effaré.

L'affaire ne traîne pas. On voit bientôt arriver des hommes à la tête rasée, avec des haches et des masses.



Ils sont en tunique courte et pieds nus. Leur collier, soudé directement en place pour qu'ils ne puissent pas l'enlever, signale que ce sont des esclaves ; ils feront donc ce qu'on leur a ordonné, c'est tout. Pour commencer, ils allument un feu au centre de l'enclos.

L'odeur redoutée réveille l'autre poteau :

– Qu'est-ce qu'ils font ?

L'Arbre ne répond pas. Inutile de l'angoisser davantage. Pour eux, c'est de toute façon la fin. Déjà, un esclave lève sa masse...

L'Arbre entend le coup, mais il n'est pas touché, c'est son compagnon qui est ébranlé.

Le deuxième coup est suivi d'un grand craaac, signifiant que le poteau s'est fissuré. Puis, dans un cri, le

tronc s'ouvre en deux, dévoilant un cœur noirci et rongé par le temps. Et il chute lourdement.

Un passant remarque :

– Eh bien ! Il était temps de l'abattre, ou c'est lui qui se serait abattu sur nous.

L'Arbre est effaré : son voisin était vraiment malade, et il ne l'a pas compris.

Maintenant, les deux esclaves donnent de la hache à tour de bras, ils débitent le tronc avec des bruits de fin du monde, jetant à mesure les débris dans le feu. Le bois émet des craquements désespérés, avant de s'avouer vaincu et de tomber peu à peu en cendres.

Les esclaves mettent leur bol de céréales à chauffer sur les braises, et une femme vient prendre du bois incandescent pour rallumer son foyer. Oui, le bois est très utile, c'est une consolation.

Enfin, les esclaves se tournent vers l'Arbre :

– Celui-là m'a l'air plus costaud, il nous donnera du mal.
– Il faudra frapper chacun notre tour, au même endroit, pour le déstabiliser.

L'Arbre se raidit. Il a beau se dire que rien ne disparaît tout à fait, que ses cendres deviendront terre, il ne veut pas être détruit ! Et quand l'esclave lève sa masse et lui envoie un grand coup dans le flanc, il rassemble ses forces pour résister.

L'autre frappe à son tour. L'Arbre se concentre et refuse de bouger.

Il reçoit ainsi quatre coups, mais il a beau se raidir, il sent qu'il ne gagnera pas.

C'est là qu'un de ses deux agresseurs crie :

– Attention !

– Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ?

À SUIVRE



10^e épisode

Quand le temple trouve un défenseur inattendu

Résumé de l'épisode précédent : Les Romains ont créé une nouvelle Lutèce sur la rive sud du fleuve, une ville toute quadrillée de rues. Ils veulent aussi changer les croyances en abattant le vieux temple. Mais quelque chose les arrête...

Un esclave s'emporte :

– Bon sang ! Qu'est-ce qu'il fait là, ce gamin ? On ne laisse pas sur un chantier un enfant qui marche à peine !

– Il est marrant, dit l'autre, il serre le poteau dans ses bras. Il le prend pour sa mère ou quoi ?

À cet instant, un homme en toge arrive : c'est l'architecte du chantier. Il s'inquiète :

– Qu'est-ce qui se passe, ici ? (Il aperçoit le gamin.) Haha ! Ce poteau semble avoir un défenseur.

Il observe l'Arbre, puis le tâte avec curiosité :

– La peinture est écaillée, mais le bois semble encore bon...

– Ah ça, confirme un esclave, il ne se laisse pas faire !

L'architecte réfléchit :

– Oui... Ce serait bête de le brûler, il pourrait resservir. À cet instant, la mère du petit arrive, essoufflée :

– Luctérius ! Que fais-tu là ? (Elle s'adresse aux hommes.) Excusez-le, il m'a échappé.

Un esclave grommelle :

– Il a bien failli recevoir un coup de masse. Heureusement qu'on l'a vu à temps.

L'architecte plaisante :

– C'est un défenseur des poteaux, votre fils ?

La mère est troublée :

– Je crois plutôt... qu'il aime les arbres.

– En tout cas, il a sauvé celui-ci, et il m'évite d'acheter une poutre supplémentaire. Au prix où est le bois... (Il s'adresse aux esclaves.) Enlevez-le de son trou sans l'abîmer et gardez-le de côté. Je sais ce que je vais en faire.

Il n'en dit pas plus et s'éloigne.

– « Enlevez-le de son trou sans l'abîmer », ricane un esclave. Je voudrais l'y voir.

– Tu sais bien qu'un esclave peut tout faire, un citoyen romain rien. On se demande pourquoi c'est eux qui commandent.

L'autre rit :

– Justement, parce qu'ils ne savent rien faire !

Tous deux pouffent, puis ils reprennent leur sérieux et décident d'enlever les pierres qui calent le pied du poteau. Ça marche, car l'Arbre se sent vaciller. Cette fois, il ne peut pas résister... et il s'abat dans un grand fracas.

« Tout va bien, songe-t-il. Je suis solide. »

Les esclaves le font rouler le long de la palissade, sur l'ancien fossé aux offrandes (dont seul le druide connaît encore l'existence) puis, à grands coups de masse, ils détruisent tout l'intérieur de l'enclos : l'école et le temple. Les poteaux tombent, les toits de roseaux s'effondrent dans un nuage de poussière et les débris sont jetés au feu.

Quand la place est nette, des maçons construisent tout de suite un autel de pierre, pour que les flamines (les prêtres romains) puissent reprendre les sacrifices : il semble que ce soit important pour les dieux. L'Arbre reste là, sur le côté, sans savoir ce qu'il adviendra de lui.

À vrai dire, l'Arbre ne s'ennuie pas car, chaque jour, il a la visite de Luctérius. Il lui sert de siège pendant que ses parents, qui sont verriers, fabriquent pour le futur temple de petits carrés en pâte de verre dont on fera les mosaïques. Ils ont remarqué que l'enfant est très sage quand il est assis là, et ils ne se privent pas de cette nounou gratuite.

Pour bâtir le nouveau temple, on agrandit l'enclos et on l'entoure d'un muret orné de motifs multicolores.

On bouche l'ancienne fosse centrale du temple en y coulant du mortier, un mortier qui est rose parce qu'il contient de la brique pilée. Ce sera le sol de la *cella*, la pièce carrée qui constitue le cœur du temple.

Puis la *cella* prend de la hauteur, jusqu'à devenir une tour carrée. Un passant s'arrête pour demander :

– Qu'est-ce que vous faites ? Le temple n'est plus ouvert, comme avant !

– C'est pour que Jupiter y soit plus tranquille, répond l'architecte. Seuls les flamines y entreront, mais vous pourrez toujours tourner autour de la *cella* comme vous le faisiez autour de la fosse, et à l'abri d'une belle galerie !

Un vieillard s'assoit près de Luctérius en grognant :

– On n'en veut pas, de leurs flamines et de leurs dieux !

L'architecte proteste :

– Vous serez quand même fiers que Lutèce possède un fanum moderne !

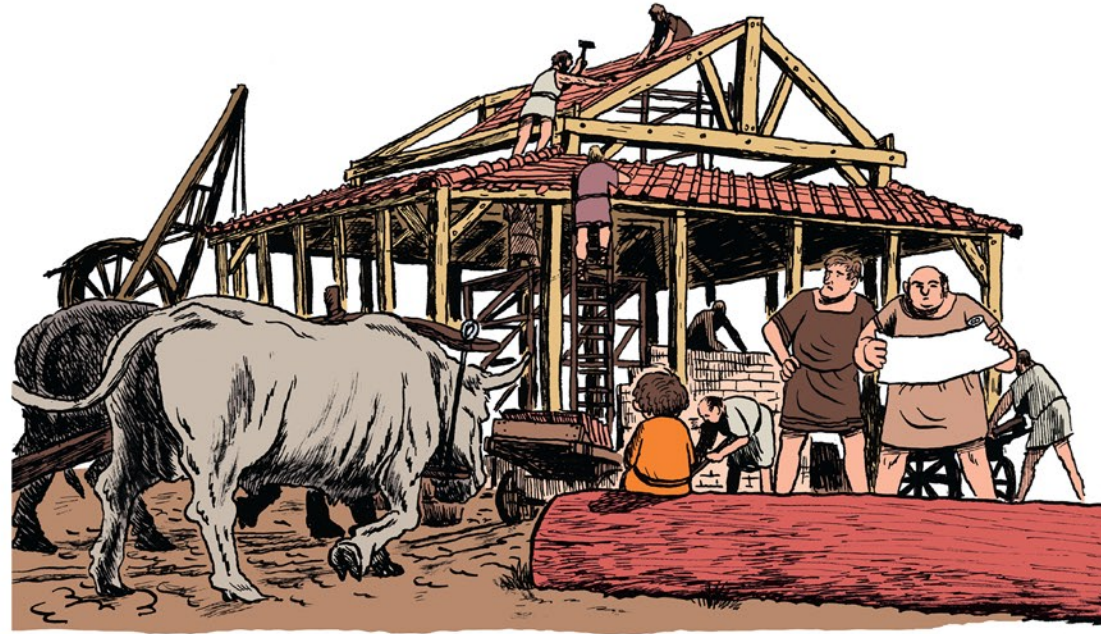
– « Moderne » ! Les jeunes n'ont que ce mot à la bouche ! Comme s'il était plus moderne d'être romain ! Qui c'est qui a inventé le tonneau, le cerclage des roues, la moissonneuse ? C'est nous, les CELTES !

En faisant claquer ce mot, il se frappe la poitrine avec le poing.

À ce moment, deux bûcherons arrivent avec un chariot rempli de troncs. L'architecte est content de changer de conversation :

– Avez-vous trouvé ce qu'il fallait ?

– Pas vraiment, non. La forêt est trop exploitée, la qualité que vous vouliez, il n'y en a plus. On a dû prendre des troncs moins gros.



L'Arbre perçoit le parfum oublié du bois frais, de l'humus, l'odeur laissée par les écureuils ou les cerfs qui se sont frottés sur l'écorce. Quelle émotion !

L'architecte se félicite :

– Heureusement que j'ai conservé un poteau de l'ancien porche. Il a une bonne assise, il consolidera le tout.

Et il désigne l'Arbre.

Le vieux continue de maugréer :

– Ils veulent qu'on appelle Taranis « Jupiter » et, pire, Toutatis serait « Mercure » ! Comme si le dieu de la tribu pouvait avoir un nom romain ! Moi, je veux qu'on garde nos dieux À NOUS dans le temple !

Cette phrase n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd, et une idée va naître peu à peu dans la tête de Luctérius...

À SUIVRE